

lités lui mérita à juste titre l'estime & l'amitié de M. le Duc d'Orleans, Régent du Royaume, & du Prince son fils, dont le zele & la piété seront à jamais l'édification de toute l'Europe Chrétienne. Son esprit & ses talens lui attirerent la confiance du premier, & ses vertus la considération du second.

Compatissant, libéral, bon pere; bon mari, incomparable ami, croiroit-on qu'avec de si rares qualités il avoit cependant éprouvé l'ingratitude?

La fortune lui avoit fait aussi essuyer ses caprices; mais ses faveurs comme ses disgraces n'ont servi qu'à mettre ses vertus dans un plus beau jour.

A l'âge de quatre - vingt - deux ans il montroit encore tout le feu de sa premiere jeunesse; & dans les occasions où il s'agissoit d'obliger, il employoit tout son crédit pour le soulagement des malheureux.

Sa conversation étoit délicieuse, ses lettres charmantes; il y peignoit la gaieté naturelle de son esprit, & la candeur de ses mœurs.

Sa bonne santé & le vœu public faisoient esperer qu'avec la sagesse de Nestor il en verroit les années.

*Par une Dame de ses amies.*

## O D E

*A Mlle . . . sur son goût pour la Philosophie.*

**I**Ris, que les graces formerent  
 Sur des modeles si parfaits ,  
 Vous , qu'en naissant , elles parerent  
 De leurs plus solides attrait ,  
 Quel nouveau penchant vous inspire ?  
 N'est-ce point assez de l'empire  
 Qu'ont acquis vos yeux sur les cœurs ?  
 Le mérite d'être sçavante ,  
 A la gloire d'être charmante ,  
 Peut-il ajouter des honneurs ?



Du sexe l'ouvrage est de plaire  
 Et de cultiver l'art d'aimer :  
 Les fleurs de l'isle de Cythere  
 Seules ont droit de le charmer.  
 La science est trop épineuse ,  
 Et l'étude trop ennuyeuse ,  
 Pour qu'il y donne ses momens.  
 Broder avec délicatesse ,  
 Dessiner , peindre avec finesse ,  
 Doivent être ses passe-tems.



Que dis-je ? Iris est indignée  
 Des limites qu'on lui prescrit ;  
 L'étude la plus relevée  
 Est au-dessous de son esprit.  
 Capable des hautes sciences ,  
 Les plus sublimes connoissances  
 Pour elle ont des appas flatteurs.  
 Tout cede à son heureux génie ,  
 Et l'abstraite philosophie  
 Ne lui présente que des fleurs.



Venez Dilèmes , Sillogismes ,  
 Votre nom n'effarouche pas ;  
 Epichérèmes & Sophismes ,  
 On ne vous croit plus sans appas.  
 Iris de vos regles instruite ,  
 Des préjugés & de leur suite,  
 Aime à voir la futilité.  
 Au milieu de votre air sauvage ,  
 Elle démêle votre usage ,  
 Et toute votre utilité.



Décider sur une parure  
 De Cloris c'est le grand talent.  
 Louer , blâmer une coëffure  
 D'Agnes c'est le goût dominant.  
 Angélique , non moins frivole ,

## 66. MERCURE DE FRANCE.

De ses bijoux fait son idole ,  
Et ne parle que vanité.  
Iris, avec plus d'avantage ,  
Du ciel vout eûtes en partage ,  
Le goût seul de la vérité.



D'une (1) sçavante incomparable  
Imitant les nobles efforts ,  
Comme elle , vous joignez l'aimable  
Aux plus héroïques transports.  
Avec zèle , suivant ses traces ,  
Vous passez de la cour des grâces  
A l'auditoire de Platon ,  
Et faites une égale estime  
De l'agréable & du sublime ,  
Du Dieu des cœurs & de Newton.



Souvent de ses foibles lumières  
Votre guide se défiant ,  
A craint de laisser aux matieres  
Un air obscur & rebutant ;  
Mais grace à votre intelligence ,  
Le défaut de son éloquence  
N'a point fait tort à vos progrès ;  
A vous seule en revient la gloire.

(1) *Madame la Marquise du Châtelet.*

DECEMBRE. 1755. 67

Il n'osera jamais se croire  
Que le témoin de vos succès.

Par D. M.

---

*COPIE de la Lettre écrite le 12 Août  
1755. par M. Voisin, Avocat au Parle-  
ment à M. le Prince de .... Chevalier de  
la Toison d'or.*

**M**ONSIEUR,

La simple idée par écrit, que vous me demandez du Livre (1), dont, avant votre départ de Paris, j'ai eu l'honneur de vous entretenir, & auquel je travaille depuis plusieurs années, exige elle-même un assez grand détail par la multitude des objets. Je crois, Monsieur, ne pouvoir mieux satisfaire à ce que vous désirez de moi à cet égard, qu'en vous communiquant ; par forme de lettres, le discours que je projette de mettre à la tête de l'ouvrage pour y servir d'introduction.

(1) Ce Livre a pour titre, *Le Conseil familial & économique des Princes & des grands Seigneurs ; ou Moyens de conserver, d'augmenter & de perpétuer les richesses, la magnificence & la véritable gloire de leurs Maisons.*

## PREMIERE LETTRE.

Que les Princes & les grands Seigneurs soient dans l'opulence , c'est un attribut naturel de leur condition : mais ils ne doivent pas se flatter de conserver , d'augmenter , ni de perpétuer leurs richesses , sans une heureuse intelligence , soutenue de cette économie libérale , qui ne prodigue rien , pour donner sans cesse avec discernement.

Que les Princes & les grands Seigneurs ayent en général le désir de la magnificence , faut-il s'en étonner ? Ils naissent dans son sein ; on en recrée leur enfance : hommes formés , ils en ajoutent l'habitude au goût naturel ; ils y meurent. Mais étoit-ce une véritable magnificence que l'éclat qui leur fit illusion pendant leur vie ? ou n'étoit-ce au contraire , qu'un faux brillant qui , en deshonorant la mémoire de ceux qu'il séduit , ne laisse souvent dans leurs successions que l'indigence & l'insolvabilité.

La véritable magnificence trouve dans la sagesse qui la dirige , les moyens de se conserver , de s'augmenter & de se perpétuer. Un esprit d'arrangement sans contrainte , blâme ou avoue les motifs & les occasions de la magnificence. Si la riche

économie qui prend soin , quand il le faut , que rien ne manque au spectacle , lui prescrit cependant quelquefois des bornes , c'est pour faire , en évitant le défaut d'une confusion inutile & choquante , subsister cette magnificence même avec plus de solidité , & pour assurer par-là à celui qui en supporte la dépense , le suffrage des personnes dont le goût & la raison sont les guides éclairés.

Que les Princes & les grands Seigneurs considerent la gloire de leurs Maisons , comme leur principal objet , & le plus digne de les occuper , l'antiquité & la noblesse de leur origine semblent , à leur naissance , en graver le sentiment dans leurs cœurs : il seroit à souhaiter qu'au soin qu'on se donne de leur en présenter sans cesse la perspective dans le cours de leur éducation , on joignît l'attention de leur développer les caracteres essentiels de la véritable gloire , & de leur en inspirer cet amour raisonné qui , ennemi d'un aveugle orgueil , reçoit de l'esprit même du Christianisme , la permission d'aiguillonner les gens d'honneur.

Penser , comme on croit sincerement le devoir ; s'instruire , pour penser mieux encore ; faire ce qu'on peut & ce qu'on doit par inclination pour le bon ordre ,

voilà en général la base inébranlable de la véritable gloire des Princes & des grands Seigneurs. C'est, en un mot, le fondement de la gloire solide dans tous les états.

Ce principe annonce donc que, pour conserver, augmenter & perpétuer la véritable gloire des Grands, il faut,

Premièrement, qu'ils soyent convaincus de l'indispensable nécessité de remplir les devoirs de leur état.

Secondement, qu'ils travaillent solidement à les connoître dans la vérité, parcequ'il est impossible de bien faire ce dont on ignore les principes.

Enfin il est nécessaire que les Grands surmontent avec courage les dégoûts & les contradictions que des passions tumultueuses élèvent quelquefois contre le regne tranquille de l'ordre & de la raison.

Que la réunion de ces ennemis intérieurs n'effraye pas le combattant ; je ferai voir dans son lieu que l'idée du combat est plus terrible que le combat même. Le Combattant doit craindre d'autant moins d'essayer ses forces, que son courage le rend sûr d'une victoire, dont les suites sont la paix du cœur & la gaieté de l'esprit.

Les Princes & les Grands ont donc des

devoirs d'état à remplir, & ce n'est que par leur exactitude à s'en acquitter, qu'ils peuvent conserver, augmenter & perpétuer la véritable gloire de leurs Maisons.

Mais pour sçavoir quelle est l'étendue des devoirs d'état des Princes & des Grands, il faut déterminer quel est leur état même.

Parce qu'ils sont grands, ne sont-ils qu'hommes de Cour, & ne se croient-ils assujettis à des devoirs qu'envers la Cour? Je les considère dans trois positions différentes, dont chacune exige des connoissances qui lui sont immédiatement nécessaires.

Le Prince ou le grand Seigneur, comme particulier dans l'intérieur de sa maison & de ses terres: Première Partie.

Le Prince ou le grand Seigneur père de famille: Seconde Partie.

Le Prince ou le grand Seigneur membre de la Société, & homme d'Etat: Troisième Partie.

C'est en proposant mes réflexions sur chacune de ces trois conditions, que je mets sous les yeux des Princes & des grands Seigneurs, les moyens de conserver, d'augmenter & de perpétuer les richesses, la magnificence & la véritable gloire de leurs Maisons.

## 72 MERCURE DE FRANCE.

Ces trois points de vue sous lesquels les Princes & les grands Seigneurs peuvent être envisagés, font aussi la division naturelle de ce discours, dont les trois parties réunies renferment le plan général de l'Ouvrage.

---

LE mot de l'Enigme du Mercure de Novembre est *Enigme* même ; celui du Logogryphe est *Lumiere*, dans lequel on trouve : *re*, *mi*, *mer*, *lie*, *Jule*, *liere*, *merle*, *rime*, *lime*, *ver*, *lui*, *mur*, *Mire*, *Vire*, *Reme*, *mule*, *vir*, *Eve*, *mure*, *mire*, *rumé*.

---

### E N I G M E.

Sous tes yeux, cher Lecteur, je commence à  
parôître,  
Au caprice je dois & mon nom & mon être.  
Je suis utile aux Grands, aux Empereurs, aux  
Rois,  
La République même est soumise à mes loix.  
Impossible en Asie, ordinaire en Afrique,  
Dans l'Europe je regne ainsi qu'en Amérique.  
Alexandre sans moi n'eût jamais existé.  
Du mensonge ennemi, j'aime la vérité.  
J'abandonne le Peuple & l'Eglise & le Pape ;  
J'aime

J'aime les Cordeliers , je protege la Trappe ;  
On me voit chez les Grecs , les Hébreux , les  
Français :

En servant le repos , je me prête aux procès.  
Je méprise la Fable , & protege l'Histoire :  
Je suis toujours de près le meurtre & la victoire.  
Je me trouve partout , au milieu des revers ,  
Dans le sein du bonheur , & même dans ces vers.

*Par Madame Ourseau , chez Madame la  
Duchesse d'Ollone , à Paris.*

## LOGOGRYPHE.

L'Usage veut qu'en un triangle  
Mon corps , tout rond qu'il est , devienne trans-  
formé.  
Soit caprice ou raison , comme un âne on me  
sangle :  
Alors sur un pivot monté ,  
En Hyver , en Eté ,  
Dans les champs , à la ville ,  
L'honnête homme & le fat , le pauvre & l'opu-  
lent ,  
Le philosophe & l'imbécile ,  
Les bergers & les rois , le sage & l'imprudent ,  
Tous , en un mot , me trouvent fort utile.  
Aux uns je suis un ornement ,

74 **MERCURE DE FRANCE.**

Aux autres ..... mais c'est trop , & tu dois me con-  
noître ,

Lecteur : si toutefois tu ne me comprends pas ,  
Dissèque les sept pieds qui composent mon être ,

Et sans peine tu trouveras

Le réduit où tu mets les fruits de la vendange :

Le nom qu'on donne à sept cens-vingt de-  
niers :

Un manteau féminin d'une figure étrange :

Ce qu'on échalasse à milliers

Dans la Champagne & la Bourgogne :

Une rivière en Portugal :

Un des quatre élémens : une ville en Gascogne :

Ce qu'on ne peut ôter sans souffrir un grand mal :

Le lieu qui donna la naissance

Au quatrième des Henris :

Ce qu'on bat sans cesse à Paris :

Un terrain éminent qui dans la mer s'avance :

Enfin , pour exciter tes curieux desirs ,

Dans la presqu'île Orientale

Cherche , Lecteur , la ville capitale

D'où nos Marchands rapportent les (1) Sa-  
phirs :

De mon individu fais bien l'anatomie ,

Tu verras dans la Normandie

Certaine ville : en outre , une interjection :

Plus une préposition

A quelque objet toujours unie :

(1) *Pierre précieuse.*

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS.

# Air.

Non, Venus n'est pas comparable  
A la Beauté dont je porte les fers, Fut-il i-  
= mais dans l'Univers Un objet plus Ai-ma-  
= ble ? Viens rendre Amour; viens l'enla-  
= mer; Ne retarde plus sa délicate; C'est à  
toy, Dieu charmant De rendre Iris par  
= faite, En soumettant En soumet =  
= tant son cœur au doux plaisir d'Ai =  
= mer, au doux plaisir d'aimer.

L'opposé de l'excès : un article : un pronom ;  
 Je sens que ces derniers ne sont pas de saison ;  
 Qu'importe ? encor deux mots , & je finis ta  
 crise.

Certaine-espece de persil :

Ce que porte dans une Église,....

Ate-là, c'est trop de babil:

*L. M. Typographe.*

*Romans en Brie , ce 22 Juillet 1755*

---

A I R.

**N** On , Venus n'est pas comparable  
 A la beauté dont je porte les fers :  
 Fur-il jamais dans l'univers  
 Un objet plus aimable ?  
 Viens , rendre amour , viens l'enflammer ,  
 Ne retarde plus sa défaite :  
 C'est à toi de rendre Iris parfaite ,  
 En soumettant son cœur au doux plaisir d'aimer.



**N**OUS avons eu raison de ne pas mettre dans le Mercure précédent, sous le nom de M. de Voltaire, les vers sur la mort de M. de Montesquieu. Nous venons d'apprendre qu'ils sont de M. Bordes, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.

Nous n'avons pu mettre dans le Mercure de Novembre la Lettre qui nous est adressée sur les Mémoires de Madame de Staal, ne l'ayant reçue que le 30 Octobre, qui étoit précisément le premier jour de la distribution de ce Journal. Il ne nous a pas même été possible de l'insérer dans celui-ci. Le premier article où elle doit être placée, étoit déjà imprimé, quand elle nous est parvenue. Pour réparer ce contretems, autant qu'il dépend de nous, nous commencerons par elle la partie fugitive du second Mercure de ce mois, qui paroîtra le 15. Ce ne sera qu'un retard de deux semaines. Ce court intervalle ne fera rien perdre de son prix à l'ouvrage, & ne doit pas empêcher l'Auteur d'enrichir notre recueil des autres morceaux qu'il nous promet. Il peut compter sur notre exactitude.

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

*Analyse de l'Esprit des Loix, contenue dans la note qui accompagne l'Eloge de M. de Montesquieu par M. d'Alembert. Nous l'avions annoncée pour le premier Mercure de ce mois, & nous acquittons notre parole.*

**L**A plûpart des gens de Lettres qui ont parlé de l'*Esprit des Loix*, s'étant plus attachés à le critiquer qu'à en donner une idée juste, nous allons tâcher de suppléer à ce qu'ils auroient dû faire, & d'en développer le plan, le caractère & l'objet. Ceux qui en trouveront l'analyse trop longue, jugeront peut être, après l'avoir lue, qu'il n'y avoit que ce seul moyen de bien faire saisir la méthode de l'Auteur. On doit se souvenir d'ailleurs que l'histoire des écrivains célèbres n'est que celle de leurs pensées & de leurs travaux, & que cette partie de leur éloge en est la plus essentielle & la plus utile, sur-tout à la tête d'un ouvrage tel que l'Encyclopédie.

Les homme dans l'état de nature, abs-

D iij

## 78 MERCURE DE FRANCE.

traction faite de toute religion , ne connoissant dans les différends qu'ils peuvent avoir , d'autre loi que celle des animaux , le droit du plus fort, on doit regarder l'établissement des sociétés comme une espece de traité contre ce droit injuste ; traité destiné à établir entre les différentes parties du genre humain une sorte de balance. Mais il en est de l'équilibre moral comme du physique : il est rare qu'il soit parfait & durable ; & les traités du genre humain sont , comme les traités entre nos Princes , une semence continuelle de division. L'intérêt , le besoin & le plaisir , ont rapproché les hommes ; mais ces mêmes motifs les poussent sans cesse à vouloir jouir des avantages de la société sans en porter les charges ; & c'est en ce sens qu'on peut dire avec l'Auteur , que les hommes , dès qu'ils sont en société , sont en état de guerre. Car la guerre suppose dans ceux qui se la font , sinon l'égalité de force , au moins l'opinion de cette égalité , d'où naît le desir & l'espoir mutuel de se vaincre. Or dans l'état de société , si la balance n'est jamais parfaite entre les hommes , elle n'est pas non plus trop inégale : au contraire , ou ils n'autoient rien à se disputer dans l'état de nature , ou si la nécessité les y obligeoit , on ne verroit que la foiblesse

fuyant devant la force , des oppresseurs sans combat, & des opprimés sans résistance.

Voilà donc les hommes réunis & armés tout-à-la-fois , s'embrassant d'un côté , si on peut parler ainsi , & cherchant de l'autre à se blesser mutuellement : les loix sont le lien plus ou moins efficace , destiné à suspendre ou à retenir leurs coups. Mais l'étendue prodigieuse du globe que nous habitons , la nature différente des régions de la terre & des peuples qui la couvrent , ne permettant pas que tous les hommes vivent sous un seul & même gouvernement , le genre humain a dû se partager en un certain nombre d'Etats , distingués par la différence des loix auxquelles ils obéissent. Un seul gouvernement n'auroit fait du genre humain qu'un corps exténué & languissant , étendu sans vigueur sur la surface de la terre. Les différens Etats sont autant de corps agiles & robustes , qui en se donnant la main les uns aux autres , n'en forment qu'un , & dont l'action réciproque entretient partout le mouvement & la vie.

On peut distinguer trois sortes de gouvernemens ; le Républicain , le Monarchique , le Despotique. Dans le Républicain , le peuple en corps a la souveraine puissance ; dans le Monarchique , un seul

D iv

gouverne par des loix fondamentales ; dans le Despotique , on ne connoît d'autre loi que la volonté du maître , ou plutôt du tyran. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait dans l'univers que ces trois especes d'Etats , ce n'est pas à dire même qu'il y ait des Etats qui appartiennent uniquement & rigoureusement à quelqu'une de ces formes : la plûpart sont , pour ainsi dire , mi-partis ou nuancés les uns des autres. Ici la Monarchie incline au Despotisme ; là le gouvernement monarchique est combiné avec le Républicain ; ailleurs ce n'est pas le peuple entier , c'est seulement une partie du peuple qui fait les loix. Mais la division précédente n'en est pas moins exacte & moins juste : les trois especes de gouvernement qu'elle renferme sont tellement distingués , qu'elles n'ont proprement rien de commun ; & d'ailleurs tous les Etats que nous connoissons , participent de l'une ou de l'autre. Il étoit donc nécessaire de former de ces trois especes des classes particulieres , & de s'appliquer à déterminer les loix qui leur sont propres ; il sera facile ensuite de modifier ces loix dans l'application à quelque gouvernement que ce soit , selon qu'il appartiendra plus ou moins à ces différentes formes.

Dans les divers Etats , les loix doivent être relatives à leur *nature* , c'est-à-dire à ce qui les constitue , & à leur *principe* , c'est-à-dire à ce qui les soutient & les fait agir ; distinction importante , la clef d'une infinité de loix , & dont l'Auteur tire bien des conséquences.

Les principales loix relatives à la *nature* de la Démocratie sont , que le peuple y soit à certains égards le Monarque , à d'autres le Sujet ; qu'il élise & juge ses Magistrats , & que les Magistrats en certaines occasions décident. La nature de la Monarchie demande qu'il y ait entre le Monarque & le peuple beaucoup de pouvoirs & de rangs intermédiaires , & un corps , dépositaire des loix , médiateur entre les sujets & le Prince. La nature du Despotisme exige que le tyran exerce son autorité , ou par lui seul , ou par un seul qui le représente.

Quant au *principe* des trois gouvernemens , celui de la Démocratie est l'amour de la République , c'est à dire de l'égalité : dans les Monarchies où un seul est le dispensateur des distinctions & des récompenses , & où l'on s'accoutume à confondre l'Etat avec ce seul homme , le principe est l'honneur , c'est-à-dire l'ambition & l'amour de l'estime : sous le Des-

## 82 MERCURE DE FRANCE.

potisme enfin , c'est la crainte. Plus ces principes sont en vigueur , plus le gouvernement est stable ; plus ils s'alterent & se corrompent , plus il incline à sa destruction. Quand l'Auteur parle de l'égalité dans les Démocraties , il n'entend pas une égalité extrême , absolue , & par conséquent chimérique ; il entend cet heureux équilibre qui rend tous les citoyens également soumis aux loix , & également intéressés à les observer.

Dans chaque gouvernement les loix de l'éducation doivent être relatives au *principe* ; on entend ici par *éducation* celle qu'on reçoit en entrant dans le monde , & non celle des parens & des maîtres , qui souvent y est contraire , sur-tout dans certains Etats. Dans les Monarchies , l'éducation doit avoir pour objet l'urbanité & les égards réciproques : dans les Etats despotiques , la terreur & l'avilissement des esprits : dans les Républiques on a besoin de toute la puissance de l'éducation : elle doit inspirer un sentiment noble , mais pénible , le renoncement à soi-même , d'où naît l'amour de la patrie.

Les loix que le Législateur donne , doivent être conformes au *principe* de chaque gouvernement ; dans la République , entretenir l'égalité & la frugalité ; dans

la Monarchie , soutenir la noblesse sans écraser le peuple ; sous le gouvernement despotique , tenir également tous les Etats dans le silence. On ne doit point accuser M. de Montesquieu d'avoir ici tracé aux Souverains les principes du pouvoir arbitraire , dont le nom seul est si odieux aux Princes justes , & à plus forte raison au citoyen sage & vertueux. C'est travailler à l'anéantir que de montrer ce qu'il faut faire pour le conserver : la perfection de ce gouvernement en est la ruine ; & le code exact de la tyrannie , tel que l'Auteur le donne , est en même tems la satire & le fléau le plus redoutable des tyrans. A l'égard des autres gouvernemens, ils ont chacun leurs avantages ; le républicain est plus propre aux petits Etats ; le monarchique , aux grands ; le républicain plus sujet aux excès, le monarchique, aux abus ; le républicain apporte plus de maturité dans l'exécution des loix , le monarchique plus de promptitude.

La différence des principes des trois gouvernemens doit en produire dans le nombre & l'objet des loix , dans la forme des jugemens & la nature des peines. La constitution des Monarchies étant invariable & fondamentale , exige plus de loix civiles & de tribunaux , afin que la justice